



De Québec à San Francisco Le voyage en Californie de N.-E. Dionne en 1915

Gilles Gallichan

Numéro 53, 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1012960ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1012960ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Résumé de l'article

N.-E. Dionne (1848-1917), médecin, ancien journaliste et Bibliothécaire de la Législature retraité depuis quelques années, se rend à San Francisco en 1915 pour le compte du *Quebec Daily Telegraph*. Il visite alors l'Exposition internationale Panama-Pacifique qui marque l'ouverture du canal de Panama et la reconstruction de la ville après le terrible tremblement de terre de 1906. Cette traversée de l'Amérique et la vision de ses villes attrayantes en pleine croissance économique représentent pour Dionne une découverte de la modernité du XX^e siècle.

Citer cet article

Gallichan, G. (1999). De Québec à San Francisco : le voyage en Californie de N.-E. Dionne en 1915. *Les Cahiers des dix*, (53), 79–115.
<https://doi.org/10.7202/1012960ar>

De Québec à San Francisco Le voyage en Californie de N.-E. Dionne en 1915

Par GILLES GALLICHAN

Les voyages étaient, avec les livres et l'histoire, au centre de la vie de Narcisse-Eutrope Dionne. Né à Saint-Denis de Kamouraska en 1848, le docteur Dionne, médecin, journaliste, historien et bibliothécaire a partagé sa carrière entre ces occupations qui, toutes, lui ont apporté les satisfactions professionnelles qu'il pouvait en espérer¹.

La médecine, d'abord, lui permet, jeune professionnel, de s'établir et de fonder une famille d'abord à Stanfold (Princeville), puis à Saint-Roch de Québec. Ensuite, il se tourne vers le journalisme en collaborant avec son ami Thomas Chapais au *Courrier du Canada*, principal organe des conservateurs de la capitale québécoise. Pendant ses années de journalisme, Dionne se fait le promoteur de la Presse associée, également connue comme la Quebec Press Association, une sorte de réseau d'échanges, permettant à des journalistes canadiens et américains de visiter le Québec, accueillis et guidés par des collègues, puis à des journalistes québécois de découvrir à leur tour des villes nord-américaines. Ces échanges contribuent à faire connaître les régions du Québec et se traduisent par des reportages documentés dans les journaux de tout le continent. Cet intérêt professionnel de Dionne pour la Presse associée répond aussi à son goût pour les voyages et la découverte. Il parcourt ainsi de nombreuses villes canadiennes et américaines pendant la décennie 1880 et il organise plusieurs excursions sur le Saint-Laurent et le Saguenay pour ses collègues journalistes.

1. Gilles GALLICHAN, « Dionne, Narcisse-Eutrope », *D.B.C.*, t. XIV, Ste-Foy, P.U.L., 1998, p. 326-328.

En 1892, le retour au pouvoir des conservateurs après la chute du gouvernement d'Honoré Mercier lui ouvre de nouvelles portes. Il est nommé Bibliothécaire de la législature en remplacement de Pamphile Le May, écarté parce que trop identifié à l'ancien régime. Il occupe ce poste prestigieux jusqu'en 1912, contribuant pendant 20 ans au rayonnement de la fonction et de l'institution. Au cours de ces années, il publie plusieurs ouvrages sur l'histoire de la Nouvelle-France et d'importants travaux bibliographiques².

Devenu veuf en 1895, il se remarie l'année suivante avec Emma Bidégaré de Saint-Roch de Québec et, avec sa nouvelle compagne, il fait enfin le voyage en Europe dont il rêvait depuis longtemps³. Dionne retourne en Europe 14 ans plus tard, en 1910, avec son fils Pierre. Il visite alors la France, la Belgique et l'Angleterre. À Bruxelles, il participe au premier congrès international de bibliologie organisé en marge de l'Exposition internationale qui se tenait cette année-là dans la capitale belge. Il y représente, à titre de bibliothécaire, le gouvernement du Québec et l'Université Laval.

Retraité de l'Assemblée législative à partir de 1912, il se consacre plus assidûment encore à ses travaux de recherche, publiant un important répertoire des familles canadiennes-françaises et un lexique du parler populaire québécois. En 1915, au terme d'une vie bien remplie, voilà que l'occasion s'offre à lui de goûter une fois encore au reportage journalistique en se rendant à San Francisco visiter l'Exposition internationale dite Panama-Pacifique pour le compte du *Daily Telegraph* de Québec. Il accepte la proposition et, malgré ses 67 ans, il se rend en Californie avec son épouse. Le docteur Z. Giasson et son épouse, des amis du couple, sont aussi du voyage. De ce périple est resté un journal manuscrit que Dionne a rédigé à son retour pour laisser un souvenir et un témoignage à ses enfants, comme il l'avait fait précédemment pour ses deux voyages en Europe⁴.

-
2. Sur l'œuvre historique de N.-E. Dionne, voir : F. VILLEMARE, *Bio-bibliographie de N.-E. Dionne*, coll. « Documentation et bibliographie » n° 15, Québec, Bibliothèque de l'Assemblée nationale, 1983, xiii, 102 p.
 3. G. GALLICHAN, « Le voyage en Europe de N.-E. Dionne », *Cahiers des Dix*, n° 48 (1993), p. 165-200.
 4. N.-E. DIONNE, *Relation abrégée d'un voyage à l'Exposition dite Panama-Pacifique internationale en 1915*, [195 p.], in-fol. Le document manuscrit contient des illustrations, des cartes, des photographies, des menus de restaurants, des notes d'hôtels et des horaires de trains. Archives de l'Assemblée nationale, fonds N.-E. Dionne (photocopie). À moins d'indication contraire, toutes nos citations sont extraites de ce document.



Narcisse-Eutrope Dionne (1848-1917) historien, journaliste et homme de lettres qui a laissé une abondante œuvre littéraire et bibliographique. Mais Dionne, intellectuel conservateur, a aussi été un témoin des changements qui bouleversent l'Amérique, le Canada et le Québec au tournant du XX^e siècle. (Collection Bibliothèque de l'Assemblée nationale)

Au cours de cette traversée de l'Amérique, c'est la découverte de la modernité qui frappera le voyageur québécois et ses compagnons. Comme tous leurs contemporains, ils seront fascinés par les progrès de la technique et la rapidité avec laquelle l'Ouest, la « Nouvelle Frontière », s'est développé. Pour Dionne en particulier, qui avait vu le Middle West des pionniers 35 ans plus tôt, le choc est perceptible dans la relation qu'il a laissée de son voyage.

Frank Carrel et la presse de Québec

L'homme qui fait cette offre séduisante à Dionne est Frank Carrel, un pilier du journalisme de langue anglaise à Québec. Son père, James Carrel, d'origine irlandaise, est le fondateur du journal populaire *The Daily Telegraph* en 1875, et, en 1891, à l'âge de 20 ans, Frank lui succède à la direction du journal. Carrel est libéral et le *Telegraph* profite du soutien des gouvernements de Wilfrid Laurier à Ottawa et de Lomer Gouin à Québec. Frank Carrel sera même nommé conseiller législatif en 1918, nomination qui viendra couronner une brillante carrière qu'il poursuivra jusqu'à sa mort en 1940.

À partir de 1907, le journal occupe fièrement un imposant édifice moderne à l'angle des rues Buade et du Trésor, dans le Vieux-Québec. Malgré le déclin des journaux anglais à Québec, le *Telegraph* s'adapte bien aux changements technologiques et aux attentes du public au point où il finira par annexer son vieux concurrent conservateur, *The Morning Chronicle* ; ce qui donnera naissance, en 1925, au *Quebec Chronicle Telegraph*⁵.

Même si Frank Carrel ne partage guère les opinions politiques de Narcisse Dionne, les deux hommes se connaissent de longue date et s'estiment, car ils ont plusieurs points en commun. Leurs origines respectives sont modestes et ils ont tous deux acquis dès l'enfance le goût d'apprendre et la passion de découvrir. Carrel respecte certainement la vaste culture et l'expérience journalistique de Dionne, de 22 ans son aîné. *Le Telegraph* saluera Dionne comme « an outstanding figure in the literary life of this province⁶ ». De son côté, le bibliothécaire reconnaît le grand sens

5. J.-M. LEBEL, « Frank Carrel et le *Chronicle Telegraph* », *Cap-aux-Diamants*, n° 23, automne 1990, p. 14-17.

6. « Late Dr Dionne » *The Quebec Telegraph*, 31 mars 1917, p. 2.

des affaires de l'éditeur du *Telegraph*⁷. Dionne et Carrel partagent aussi le culte de l'histoire et des voyages. Ils affectionnent en particulier l'histoire de la ville de Québec. Carrel est un membre actif de la Quebec Literary and Historical Society et, avec le *Carrel's Guide to Quebec*, maintes fois réédité, il contribue grandement à révéler l'histoire de la capitale aux visiteurs étrangers. Dionne, quant à lui, multiplie les essais et les études historiques sur les origines de la ville et du pays. En 1908, on les retrouve tous deux dans l'organisation des fêtes du tricentenaire de Québec.

Les deux hommes parcourent le monde, toujours curieux de voir et de raconter. En 1909, Carrel fait un voyage de Québec à Victoria et il publie ses souvenirs deux ans plus tard sous la forme d'un long reportage sur l'Ouest canadien⁸. Dionne, on le sait, tient de minutieux registres de ses périples en Europe et en Amérique. Il y a chez ces deux personnages une communion de valeurs et une rencontre d'humanisme qui devaient facilement transcender leurs divergences politiques.

Il n'est donc pas si étonnant que Carrel pense au docteur Dionne lorsqu'il reçoit la lettre invitant son journal à l'Exposition universelle et internationale de San Francisco. Il s'agit en fait d'un carton offrant les services de presse mis à la disposition des correspondants par l'administration de l'exposition. L'invitation comprend également un billet d'entrée pour le terrain ainsi que pour tous les pavillons thématiques et nationaux. Carrel transmet ces documents à Dionne, accompagnés d'une lettre d'accréditation datée du 15 septembre 1915. Dionne y est désigné comme « Literary Editor of the *Quebec Telegraph* ». Parlant de toutes les commodités offertes par cette invitation, Dionne écrit avec un souci de mesure et de modération : « J'en ai profité sans toutefois en abuser ».

San Francisco, le canal de Panama et la Guerre.

San Francisco est déjà une grande ville américaine de 350 000 habitants, lorsque le 18 avril 1906 elle est frappée par un tremblement de terre majeur qui renverse ses édifices et réduit ses quartiers en cendres. Le séisme fait de nombreuses victimes, environ 500 morts, 1000 blessés et des dizaines de milliers de sans-abri.

7. Narcisse-E. DIONNE et Arthur DOUGHTY, *Quebec under Two Flags*, Québec, The Quebec News Company, 1905, p. 412.

8. Frank CARREL, *Canada's West and Farther West*, Québec, The Telegraph Printing Company, 1911, xvi, 258 p. III.

Les pertes matérielles sont évaluées à quelque 350 000 000 \$, une somme colossale à l'époque. De cette cité ravagée, les Californiens entreprennent de faire un chantier immense, une promesse nouvelle, digne du rêve américain. Leur confiance en l'avenir demeure intacte, car un grand espoir se lève du côté de la construction du canal de Panama.

Après bien des avatars et des scandales nauséabonds, le lien maritime entre l'Atlantique et le Pacifique, à la hauteur de l'isthme de Panama, annonce enfin de brillantes perspectives économiques pour la côte ouest et, en particulier, pour la Californie. Conçu par des Français, le canal est en voie d'être réalisé par les Américains qui comptent tirer de beaux dividendes de ce projet majeur. Le traité Hay-Bunau-Varilla, signé en 1903 entre les États-Unis et le gouvernement panaméen, assure à Washington le contrôle du canal. Son ouverture signifie un développement économique accéléré de l'Ouest, une activité commerciale de plus en plus importante, surtout vers la Californie. Les capitaux ne boudent donc pas longtemps la ville de la « Porte dorée » qui, en quelques années, se relève de ses ruines et dépasse rapidement le cap des 400 000 habitants.

Dès 1910, les promoteurs et les investisseurs de la reconstruction lancent l'idée d'une grande exposition internationale et universelle qui se tiendrait à San Francisco. Elle doit porter le titre de Panama-Pacifique, marquer la rencontre de l'Orient et de l'Occident enfin réalisée par la construction du canal et désigner la Californie comme carrefour des cultures et du commerce international. Elle doit surtout affirmer au monde que la ville détruite en 1906 est enfin relevée du désastre et qu'elle entre de plain-pied dans le XX^e siècle, prête à en relever tous les défis.

Au Canada, l'annonce de la tenue de cette exposition internationale coïncide avec le débat sur le libre-échange commercial avec les États-Unis, connu à l'époque sous l'appellation de réciprocité. Le 21 septembre 1911, le gouvernement libéral de Wilfrid Laurier est défait aux élections sur cette question par les conservateurs de Robert L. Borden. Même si les conservateurs se veulent plus impérialistes et davantage tournés vers le capital britannique, ils peuvent difficilement se désintéresser de cette question du canal de Panama dont les conséquences économiques atteindront inévitablement le Canada. La Colombie-Britannique est la première concernée par cette nouvelle donne économique de la navigation et du commerce dans le Pacifique. Le gouvernement de Victoria suit bien attentivement l'activité économique de la côte ouest américaine.

Le gouvernement Borden, malgré son discours officiel, décide donc très rapidement de participer à l'exposition de San Francisco, en dépit de la Grande-

Bretagne qui ne juge pas à propos d'y être représentée. À la Chambre des communes, les libéraux ne manquent pas de railler ce gouvernement qui, disent-ils, s'est fait élire avec le slogan « ni échange ni commerce avec les Yankees » et qui, à peine élu, s'éloigne des politiques de la métropole anglaise et se précipite pour participer à l'exposition Panama-Pacifique⁹.



Affiche préparée pour l'Exposition Panama-Pacifique. Elle illustre la force et le dynamisme d'une ville frappée par un cataclysme qui a su se relever de ses cendres. (Extrait de Burton BENEDICT et al., *The Anthropology of World's Fairs. San Francisco's Panama Pacific International Exposition of 1915*, Berkeley, The Lowie Museum of Anthropology, 1983. Cliché Marc Lajoie.)

9. Séance du 13 mars 1914, *Compte rendu officiel des débats de la Chambre des communes du Canada*, 3^e session, XII^e législature, 4-5, George V, Ottawa, Imprimeur du roi, 1914, p. 1765-1768.

De fait, l'intégration du Canada à l'économie continentale est de plus en plus visible et les tarifs protectionnistes n'empêchent pas les biens et les personnes de traverser les frontières. Si le Canada exporte toujours davantage vers le Royaume-Uni que vers les États-Unis, il importe trois fois plus de la république voisine que de la Grande-Bretagne¹⁰. De plus, le flot des passagers sur les chemins de fer augmente sans cesse au Canada¹¹ et les touristes profitent des réseaux qui s'étendent partout pour circuler en plus grand nombre entre les deux pays.

Ottawa consacre ainsi une somme d'environ 700 000 \$ en deux ans pour la représentation canadienne à San Francisco¹². Le ministre fédéral de l'Agriculture, Martin Burrell, soutient que l'exposition Panama-Pacifique n'est pas une entreprise américaine, mais une occasion qui permettra au Canada de profiter d'un « contact avec presque toutes les civilisation de l'univers [...] pour exposer nos ressources naturelles et donner les informations les plus complètes sur les moyens dont nous disposons dans l'Ouest¹³ ». Il convainc peu ses adversaires libéraux qui soulignent à double trait l'incohérence des conservateurs canadiens engagés, disent-ils encore, au service des intérêts commerciaux américains.

L'histoire vient modifier la portée de l'exposition internationale de San Francisco car, sept mois à peine avant son inauguration, le monde entre en guerre. Comme les États-Unis ne sont pas engagés dans le conflit, on décide de tenir l'événement comme prévu, en dépit des difficultés et des risques de transports notamment du côté des traversées transatlantiques. Qui plus est, San Diego, ville rivale de San Francisco pour la tenue de cette grande exposition, décide de présenter, en même temps et en concurrence, une exposition artistique et commerciale internationale. Malgré toutes les difficultés, l'exposition Panama-Pacifique s'avère un succès et près de 19 000 000 de visiteurs affluent à San Francisco pendant l'année 1915. Alors que des nations se déchirent en Europe, l'exposition les amène, au moins symboliquement, à coexister sur les rives d'un

10. Les chiffres de 1913 sont, pour la valeur totale des exportations canadiennes, de 170 000 000 \$ vers le Royaume-Uni et de 140 000 000 \$ vers les États-Unis. Mais la valeur totale des importations est de 138 000 000 \$ pour le Royaume-Uni et 435 millions \$ pour les États-Unis. *Annuaire du Canada 1915*, Ottawa, Imprimeur du roi, 1916, p. 256-257.

11. En 1915, l'année du voyage de Dionne, les chemins de fer canadiens transportent 46 322 035 passagers. Ce chiffre représente une augmentation de 83% en 10 ans. *Ibid.*, p. 475.

12. *Compte rendu officiel des débats...*, op. cit., p. 1765.

13. *Ibid.*, p. 1766.

océan dont le nom évoque justement la paix. La Guerre de 1914 et l'ouverture du canal de Panama, deux événements jumelés dans le temps, rappellent chacun à leur façon que le monde est au seuil d'une ère nouvelle.

Le départ

Peu de Québécois ont laissé au XIX^e siècle des récits de voyage vers la Californie. Pourtant, ils ne sont pas parmi les derniers à tenter l'aventure californienne et parfois à s'y établir. Dès l'époque héroïque de la ruée vers l'or, des Canadiens français figurent parmi les premiers contingents de prospecteurs et on se souvient de Prudent Beaudry qui est devenu le premier maire de Los Angeles. Mais il faut attendre Arthur Buies pour trouver la première relation publiée du voyage d'un Québécois en Californie.

C'est pendant l'été de 1874 que Buies se rend jusque sur la côte du Pacifique. Et, dans une langue somptueuse, il raconte dans *Le National* de Montréal les états d'âme et les impressions du voyageur en route vers l'Ouest dans un océan de plaines et un archipel de gares perdues, jusqu'à l'enchantement et la délivrance d'une arrivée à Oakland et à San Francisco remplie de promesses et d'espérances¹⁴. Le récit de Narcisse Dionne, en 1915, n'a rien de la portée littéraire du texte de Buies. C'est un simple journal-spicilege destiné à conserver un souvenir domestique et familial de son voyage. Sa présentation ne diffère pas, d'ailleurs, de celle des journaux de ses deux voyages précédents en Europe.

À un certain moment de sa relation de voyage, Dionne nous informe que sa femme tient elle aussi un journal. Il s'en inspire même pour décrire les paysages désertiques du Nevada. Cependant on n'a retrouvé aucune trace du journal d'Emma Dionne dans les archives familiales.

À la manière de cette époque, les chroniques mondaines des journaux de Québec signalent le départ des Dionne et de leurs amis pour la Californie. *L'Action catholique*, *Le Soleil*, *L'Événement*, le *Quebec Chronicle* et, bien entendu, le *Daily Telegraph* mentionnent qu'ils partent visiter l'exposition universelle de San Francisco via Chicago et qu'au retour ils visiteront l'Ouest canadien en passant par Vancouver, Banff, Winnipeg et d'autres villes¹⁵. À la suite de la publication de tous

14. Arthur BUIES, *Deux mille deux cents lieues en chemin de fer*, dans *Chroniques II*. Édition critique par Francis Parmentier, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1991, p. 85-225.

15. Sans doute mal renseigné, *L'Événement* affirme qu'ils reviendront par la Nouvelle-Orléans.

ces messages, Dionne écrit : « Les personnes qui n'ont pas su que nous allions à San Francisco et autres lieux n'auront qu'à dire *mea maxima culpa* ».

Le départ de Québec a lieu à 13 h 30, le jeudi 23 septembre 1915, à la toute nouvelle gare du Palais, du Canadien Pacifique. Le jeudi est alors le jour de congé dans les écoles et les séminaires ; aussi Pierre, Gérard et Jean Dionne, les trois fils du second mariage de Dionne, accompagnent-ils leurs parents à la gare. Les enfants sont confiés pour les prochaines semaines aux soins de Georges Bellerive et de son épouse, des amis de la famille Dionne.

Emma et Narcisse Dionne font le voyage avec le D^r Zéphirin Giasson et son épouse née Marie-Eugénie Levasseur. Comme Dionne, le docteur Giasson est originaire de la Côte-du-Sud, il naît à L'Islet en 1858, étudie au Collège de La Pocatière et pratique sa profession à Saint-Roch de Québec après 1887. En 1915, le docteur habite rue Sainte-Ursule à Québec. C'est un notable bien en vue qui contribue grandement aux œuvres d'éducation de la capitale. Il dotera ainsi généreusement la chaire d'agriculture de l'Université Laval¹⁶. Mais aux yeux de Dionne qui le connaît dans son intimité, il donne l'image d'un voisin économe, pour ne pas dire parcimonieux. Il redoute les « dépenses folles », compte ses sous à l'heure des repas et se réjouit des petites factures. Mais il doit parfois vider sa bourse pour les nombreux et inévitables pourboires réclamés aux voyageurs. Dionne taquine souvent son ami et collègue qui craint comme la peste « d'être obligé de contracter des emprunts d'argent le long de la route ».

Vers Toronto

Après la traversée des quartiers Saint-Roch et Saint-Sauveur, c'est la campagne québécoise « avec ses bois et ses maisons bien connues ». Pendant le trajet, ils font la connaissance du curé de Saint-Apollinaire qui leur remet des médailles de saint Christophe qu'il a eu l'obligeance de bénir. Sage précaution à prendre, écrit Dionne, « car, en voyage, que ce soit en chemin de fer ou en bateau, en automobile ou à pied, on est toujours exposé à des ennuis, à des accidents, à la maladie ». Le train du Canadien Pacifique s'arrête dans 38 gares de la rive nord avant d'arriver à Montréal, cinq heures après le départ de Québec.

16. Zéphirin Giasson (1858-1932) a aussi été un des fondateurs de la paroisse des Saints-Martyrs-canadiens dans le quartier Montcalm à Québec. Il remit à la fabrique d'une somme de 15 000\$ en 1928. Par son épouse, il était l'oncle d'Irma Levasseur, la première femme admise à la pratique médicale au Québec. *L'Action catholique*, 21 mars 1932, p. 10 ; *L'Événement*, 22 mars 1932, p. 3.

L'escale à Montréal ne dure que trois heures et demie, le temps pour les voyageurs de s'offrir un bon repas au restaurant de la gare de l'Ouest que le Pacifique « a érigé à grands frais ». Le trajet vers Toronto se fait de nuit, Dionne a donc réservé un wagon-dortoir. Le service est assuré par du personnel noir en livrée, comme la chose est fréquente dans les compagnies ferroviaires à l'époque. « Un nègre, du plus beau plumage, monte nos lits avec une prestesse ravissante pendant que nous sortons de leur cachette, les vêtements de nuit qu'une sage précaution nous avait forcés d'emporter avec nous ». Le lendemain matin, après une nuit de profond sommeil malgré le roulis du train, ils arrivent à Toronto.

Dionne découvre une nouvelle ville-reine bien différente de celle qu'il avait vue jadis avec ses confrères de la Presse associée et même naguère au tournant du siècle. Toronto, « la grande et jolie capitale de l'Ontario [...] n'est plus la ville insignifiante que j'avais visitée en 1882 pour la première fois. Aujourd'hui, elle peut lutter avec avantage avec les grandes villes de l'Union américaine ». À Toronto, les Dionne ont leurs premiers contacts avec la culture nord-américaine. Ils découvrent ainsi avec une agréable surprise les cafétérias libre-service « où l'on mange à bon marché à toute heure du jour » et où un bon repas coûte de 50 à 75 sous. Le docteur Giasson en particulier en est ravi. Ils profitent de celle de l'hôtel Walker.

Ils ont le temps d'arpenter Bay Street et de faire des « emplettes rêvées d'avance » dans les grands magasins Simpson et Eaton. Ces nouveaux temples de la consommation moderne dépassent largement ceux de Québec. « Ces magasins sont une merveille du genre. On peut s'y habiller de pied en cap, s'y approvisionner de tous les aliments requis en ménage, etc., et cela dans des prix qui défient toute compétition ». Dionne admire surtout le succès de M. Eaton. « Du reste, qui ne connaît pas Eaton, c'est-à-dire son magasin. Nous avons vu et admiré l'organisation de cette vaste machine qui, à mon avis, est le modèle du genre. On ne voit guère mieux à Paris et moins bien à Londres ».

Pour un dollar, nos touristes de Québec font un tour de ville de trois heures à bord d'un « char-observatoire ». Dionne remarque à quel point la « ville s'est beaucoup embellie », il admire les luxueuses résidences entourées de bosquets, en particulier celles du lieutenant-gouverneur, du maire de la ville et du célèbre financier, sir Edmund Boyd Osler. On s'arrête à Queen's Park et Dionne se rend à la bibliothèque parlementaire pour saluer son directeur, M. Avern Pardoe, qu'il n'a pas revu depuis 1902. Il est reçu chaleureusement par le bibliothécaire qui a terminé depuis peu la reconstruction de sa bibliothèque. Six ans plus tôt, en effet, un incendie détruisait une partie importante des collections de Queen's Park. En 1912,

une nouvelle aile du bâtiment est construite pour loger la nouvelle bibliothèque dont les collections ont été heureusement restaurées par les soins de Mr Pardoe¹⁷.

Vers Chicago

Il a encore le temps d'effectuer une courte visite à la cathédrale catholique de Toronto, dédiée à saint Michel-Archange, puis de prendre un bon dîner à l'hôtel Elliot avant de reprendre le train en direction de Détroit. De son wagon, excellent poste d'observation, Dionne regarde le va-et-vient des voyageurs, la faune des gares, « les binettes du conducteur, du *brakeman*, du vendeur de journaux et revues, etc. », et il contemple les paysages.

En ce généreux début d'automne, Dionne constate que la culture des fruits est magnifiquement développée dans la péninsule ontarienne :

Partout des vergers considérables, où le pommier semble l'emporter par le nombre. Il est évident que là-bas [en Ontario] la culture des fruits est plus répandue que dans la province de Québec, et surtout plus intelligemment pratiquée. [...] Ici [au Québec] tout marche au hasard des plantations faites par nos grands-pères. Nos vieux arbres fruitiers ne sauraient produire de bons fruits, si tant est qu'ils en produisent.

Le train traverse la ville de Guelph, où se trouve une « remarquable école d'agriculture fréquentée par 1200 élèves », et London, « ville très industrielle. Il y a 231 fabriques en pleine opération. C'est aussi une très belle ville ». Dionne se souvient l'avoir visitée en 1884 avec son ami Nazaire Levasseur ; ils revenaient alors de Windsor où l'on avait célébré pour la première fois la Saint Jean-Baptiste. Il remarque que plusieurs Canadiens français vivent encore dans le comté d'Essex et y maintiennent leur langue et leur tradition malgré la forte pression assimilatrice que représente le règlement XVII.

Entre Windsor et Détroit, le train traverse la rivière en une demi-heure sur un bateau-passeur ferroviaire. Pour Dionne, la ville de Détroit n'est pas la ville des usines Ford, c'est d'abord celle de son fondateur français, Antoine Laumet de Lamothe-Cadillac. C'est aussi la ville du sulpicien Gabriel Richard dont Narcisse

17. Fiona M. WATSON, « *A credit to this Province* ». *A History of the Ontario Legislative Library and its Predecessors, 1792-1992*, sous la direction d'Elizabeth Hulse, Toronto, Ontario Legislative Library, 1993, p. 80-81, 90-100.

Dionne a publié la première biographie en 1902¹⁸. Le curé Richard a vécu 30 ans dans cette ville et son biographe évoque cette « noble figure, complètement oubliée aujourd'hui dans ce milieu protestantisé ». Il se rappelle la carrière mouvementée de ce prêtre emprisonné pour dettes et qui, en 1823, est élu, dans sa prison, représentant du Michigan à la Chambre des représentants à Washington. C'était, écrit Dionne, un « bon moyen pour se tirer d'embarras, et qui donne bien une juste idée du génie américain¹⁹ ».

Les voyageurs descendent à l'hôtel Wayne, à l'angle de la 3^e Avenue et de l'avenue Jefferson. L'hôtel, un des plus anciens et des plus prestigieux de la ville, s'honore d'offrir à sa clientèle des services d'hydrothérapie, grâce à une source d'eau sulfuro-saline comparable, dit-on, à celles des stations thermales d'Europe et d'Amérique. Ce ne sont pas ces commodités qui président à ce choix, mais plutôt la proximité de la gare. De plus, les « Canayens » de Québec y sont chaleureusement reçus. Pensez donc, écrit Dionne, narquois, « deux docteurs en bonne santé [qui n'ont] pour tout remède que des pastilles de bicarbonate de soude et de caféine ». En effet, Détroit ne produit pas que des autos, elle « roule » des pilules en quantité industrielle, c'est la « reine de la pilule ».

L'escale autorise une visite de cette ville étonnante où les remèdes et les automobiles sont fabriqués en série. Une ville pourtant « incontestablement belle et prospère » avec ses 650 000 habitants. « La maison Ford est devenue célèbre dans l'univers tout entier, qui emploie 140 000 hommes et où un simple balayeur de planchers reçoit cinq piastres par semaine. Elle vend annuellement pour 200 000 000\$ de ces voitures admirables dont les villes américaines sont remplies, et dont nous avons pu apprécier l'utilité au cours de notre voyage ». Détroit fabrique aussi des poêles, et il est difficile de rater au centre-ville un modèle en fonte d'un gosseur « phénoménale », servant de publicité à la Garland Michigan Stove Company qui se vante, bien sûr, d'être « the largest manufacturers of stoves in the world ».

Dionne apprécie davantage les très beaux parcs de la ville, en particulier le parc Belle-Isle justement situé sur une île de la rivière Détroit et doté d'un centre d'attractions, de pièces d'eau et de kiosques à musique. C'est un des rendez-vous

18. N.-E. DIONNE, *Une grande figure de prêtre, l'abbé Gabriel Richard, curé de Détroit. Conférence donnée à l'Université Laval, Québec, S.-A. Demers, 1902, 54 p.*

19. L'abbé Richard est représentant du Michigan à Washington jusqu'en 1825 et n'est battu cette année-là que par quelques voix. Il meurt pendant l'épidémie de choléra en 1832.

préférés de la population locale. On reprend aussitôt le train à l'imposante gare centrale de Détroit. Toutes les grandes villes américaines, note Dionne, se dotent de gares magnifiques où rien ne manque au confort du voyageur.

De Détroit à Chicago, la distance est de 455 kilomètres (285 milles) que le train parcourt en huit heures. À Battle Creek (Michigan) se trouve le sanatorium Kellogg et Anaïs Chapais, fille de Charles Chapais, y suit un cours d'infirmière. En apprenant ce fait, Emma regrette de ne pas l'avoir su pour prévoir une visite. Le train entre en gare à Chicago en soirée et un bus amène les voyageurs rue Madison, où ils trouvent leurs chambres au charmant et accueillant petit hôtel Marion.

Ce n'est pas la première visite de Chicago pour Narcisse Dionne, mais il constate que cette ville est le prototype même de la ville-champignon de l'Amérique du XIX^e siècle. L'ancien Fort Dearborn ne compte qu'une centaine d'habitants en 1830. En 1837, c'est une petite ville de 4000 de population, qui passe à 30 000 en 1850 et à 110 000 en 1860. Un terrible incendie rase la ville en 1870 sans arrêter son progrès et elle dépasse déjà le demi million d'habitants en 1880, à l'époque du premier voyage de Dionne. En 1915, il découvre une ville de 3 000 000 d'habitants. C'est peut-être pourquoi tout y dépasse la mesure. « Si elle continue toujours dans les mêmes proportions, il viendra un temps où elle sera la ville la plus peuplée de l'Amérique et du monde entier ».

Les célèbres abattoirs de Chicago passent pour être « les plus grands de l'univers ». On les visite, écrit Dionne, comme si c'était un musée et on y voit « une exposition de viandes dans des salles tenues comme des salons ». Les visiteurs se rendent à l'usine Swift où on « invite messieurs les cochons à venir saluer la compagnie qui se presse dans les galeries pour jouir du spectacle comme dans un théâtre ». En peu de temps, l'animal est saigné, vidé, épilé, dépecé, et « l'histoire d'un est celle de tous les autres » au rythme de plusieurs milliers par jour. On y voit aussi, dans des salles et des entrepôts, « des étalages de bœufs, de porcs et de moutons prêts à être livrés à la clientèle mondiale de cet établissement ».

Mais il n'y a pas que d'impressionnants étals de boucherie à Chicago et l'architecture civile y est aussi remarquable. On ne peut manquer le palais de justice, le bureau de poste, la bourse et la chambre de commerce. Dionne note également que les bibliothèques y « sont nombreuses et bien garnies ». C'est dimanche et, même voyageant en pays protestant, on n'oublie pas ses devoirs religieux. Les Dionne vont donc à la messe « d'un pas tranquille et lent » à l'église Saint-Patrick, qui est la plus ancienne de la ville, sa construction remontant à 1846. Narcisse y remarque les autels, les orgues et les vitraux, mais surtout un contingent

de religieuses « de je ne sais quel ordre, dont le chef était coiffé de cornettes blanches monumentales ».

Ce dimanche-là, la ville des vents porte bien son nom et, en prime, il pleut. Qu'à cela ne tienne, on la visite en automobile roulant à 15 milles à l'heure. On parcourt ainsi la grande avenue avec ses somptueuses résidences de millionnaires qui ont vue sur le lac Michigan. Il est vraiment impressionnant, ce lac agité comme un océan. « On se croirait à Saint-Malo ou à Nice par une journée tempétueuse ». Le parc Lincoln, quant à lui, mérite bien sa réputation et réserve de belles surprises à ses visiteurs : serres, parterres fleuris, étangs et pièces d'eau, monuments historiques dont celui du président Abraham Lincoln, bien entendu, mais aussi ceux de Robert Cavalier de La Salle et des Indiens Outaouais. D'autres parcs font honneur à la ville et ses artères comme State ou Madison résonnent du bruit des tramways et de toute l'agitation des mégapoles. Comme à Toronto, les grands magasins font aussi partie du décor et Dionne note que les hommes semblent peu fréquenter ces lieux. « Peut-être ont-ils peur à leur bourse ». Assurément, le Chicago de 1915 ne ressemble en rien à la petite ville provinciale que Narcisse Dionne avait vue une première fois en 1883, c'est déjà une métropole du commerce et de l'industrie, une « grande ville toute prodigieuse », bien enracinée dans son siècle. Sachant qu'il ne la reverra plus, il écrit en la quittant : « Voir Chicago et ne pas mourir ! »

Vers Salt Lake City

Emma fait provision de cartes postales et ses compagnons s'occupent d'acheter les billets pour la suite du voyage jusqu'à Salt Lake City. La capitale de l'Utah est à deux longs jours de Chicago et l'on met ce long voyage sous le patronage de saint Michel, dont c'est la fête en ce mardi 28 septembre.

Le train de la Chicago & Northwestern Line traverse l'État de l'Illinois « si florissant et si productif » et traverse le Mississippi sur le pont de Rock Island. Ce pont de fer aux nombreuses travées figure aussi à l'époque l'image du progrès et de la modernité. C'est d'ailleurs en ces années-là que le gouvernement québécois a entrepris un vaste programme de construction de bonnes routes où les ponts de fer sont présentés comme des prouesses du génie humain. C'est pourquoi le pont de Québec, alors en chantier, se présente comme le projet du siècle. Sur les rivières et les fleuves américains traversés par les chemins de fer, les voyageurs québécois peuvent apprécier les réalisations dans ce domaine. Dans son journal, Dionne conserve la photo du pont de Rock Island et celle de Des Moines sur la rivière Iowa.

Le train atteint ensuite Omaha dans le Nebraska. On désigne cette ville comme la « Porte de l'Ouest », elle a été fondée en 1854. Dionne reste toujours étonné devant la croissance prodigieuse et récente des villes du Middle West. La population d'Omaha a doublé depuis le début du siècle. Qui plus est, en 1910, cette ville compte 124 000 habitants et 204 000 quatre ans plus tard. Sa situation la favorise, car « elle est le quatrième marché à grains des États-Unis. Elle exporte plus de beurre que n'importe quelle autre ville ». De plus, elle concurrence sérieusement Chicago du côté de ses abattoirs.



Foyer de l'hôtel Wilson à Salt Lake City où se sont arrêtés N. E. Dionne et ses compagnons de voyage en 1915. (Carte postale achetée par les Dionne pendant leur voyage. Gracieuseté de Mme Marie-Anna Dionne.

À Omaha, les voyageurs changent de route et passent de la Chicago & Northwestern à la compagnie Union Pacific. « À part le nom, il n'y a rien de changé. C'est toujours la même vie : manger à bord, coucher à bord, dormir dans des boîtes où l'air fait souvent défaut. Aujourd'hui nous ferons comme hier. Le D^r Giasson emplit ses yeux des paysages qui nous entourent, en même temps qu'il vide sa bourse à droite et à gauche en pourboires très alléchants, surtout après dîner ». Et c'est la morne plaine jadis évoquée par Buies. Entre Omaha et Ogden (Utah), on roule en 24 heures sur 1600 km de rails. Ici, c'est l'Ouest profond et on regarde défiler un paysage pittoresque par moments. Seules les villes de North Platte et de Cheyenne retiennent un peu l'attention des voyageurs. À North Platte, ils ajustent leurs montres à l'heure des montagnes et Dionne en profite pour saluer l'exactitude parfaite des horaires de trains aux États-Unis : « Qui pourrait en dire autant des voies ferrées canadiennes, entre autres de l'Intercolonial ».

Le vendredi matin 30 septembre, au huitième jour du voyage, nouveau changement de train à Ogden pour la ligne de la Southern Pacific. Il ne reste plus que 55 km avant d'arriver à la capitale de l'Utah, distance parcourue en une heure.

Pour cette escale toute spéciale, on met les bagages en consigne et, pour 1\$ l'heure, on loue un taxi pour faire un tour de ville. « Pour du nouveau, en voilà, et dans le grand genre ». Dionne est impressionné par cette « cité du mormonisme », fondée en 1847 par Brigham Young et quelques disciples de Joseph Smith²⁰. La cité compte, en 1915, 100 000 habitants de souches diverses, car l'immigration européenne a diversifié la population. Il y a même une communauté catholique et la ville possède une vaste église catholique romaine dédiée à sainte Marie-Madeleine. Ce monument de pierre a été inauguré en 1909 par le cardinal James Gibbons en personne. Les Dionne le visite « avec beaucoup d'intérêt ».

La ville est bien construite en échiquier, écrit Dionne. Les avenues y sont larges et bordées de peupliers de Lombardie semblables à ceux du Québec, mais avec une « verdure spéciale ». On s'arrête bien entendu pour voir le célèbre « Tabernacle », construit de 1864 à 1867, et qui, avec son toit « recouvert de bardeaux de fer, ressemble à une écaille de tortue ou à un navire la quille en l'air ». Ses proportions sont « colossales », l'acoustique y est remarquable et l'orgue est « beau et grand ». Le Temple voisin est plus ancien, il a été construit de 1853 à 1862 et a coûté, dit-on, 4 000 000 \$. C'est un édifice réservé au culte, aux cérémonies, et qu'on ne peut hélas visiter. On s'attarde donc à une visite plus complète du Tabernacle. À midi, on assiste à un concert d'orgues. Ce jour-là, E. P. Kimball joue une fugue de Bach et des pièces de J. H. Brewer, de Richard Wagner (*Tannhauser*) d'Arthur Rubinstein, de William Faulkes, ainsi que quelques hymnes religieux. « Nous ouvrons nos oreilles à deux battants pour mieux entendre cette musique qui, heureusement, n'est pas plus mormone que la musique entendue à Québec ou à Rome. On y a joué du Bach, du Rubenstein et même le *God Save the King*. En quel honneur vraiment ? Mystère ! »

20. Voici en quels termes N.-E. Dionne résume toute l'histoire de l'Église des mormons : « Le mormonisme avait été créé par Joseph Smith, qui demeurait à Manchester, dans l'État de New York. Il prétendait que Dieu lui avait apparu et l'avait chargé de la formation d'une nouvelle communauté religieuse plus parfaite que toutes les autres ; en outre une révélation divine lui avait indiqué le lieu où il trouverait l'histoire de la population aborigène de l'Amérique, enfouie et inscrite en caractères antiques sur des tables de métal. Il traduisit ces dernières en anglais, toujours avec l'aide de Dieu, et les publia en 1830 sous le titre : *The Book of Mormon*. La nouvelle Église dite " Church of Jesus Christ of Later Day Saints " fut fondée par Smith avec six membres à Fayette (N.Y.), le 6 avril 1830. Ce nombre s'accrut bien vite. Ils émigrèrent en bloc en 1831 à Independence Valley dans le Nevada, d'où ayant été expulsés en 1833, ils se réfugièrent à Far West, dans le Missouri et enfin à Nuevos en 1841. Là, Smith ayant commis plusieurs méfaits, fut jeté en prison et massacré avec son frère Hiram par une populace furieuse. Smith eut pour successeur Brigham Young, qui mourut en 1877. Celui-ci se réfugia près du Lac Salé. C'était un désert stérile qui ne promettait guère. Mais les Mormons se mirent aussitôt, avec un zèle infatigable, à labourer, à planter et à établir un système d'irrigation qui a fait de ce district une des régions les plus fertiles de l'Union ».

Dans le parc voisin, un prêcheur « habillé en laïc » harangue une petite foule de fidèles « à grand renfort de textes bibliques. Il ne manque pas d'éloquence, ce monsieur, mais j'aime à croire qu'il prêche dans le désert », écrit Dionne, en bon catholique convaincu, totalement insensible au prosélytisme protestant. Mais l'homme ne vit pas que de paroles, même divines, il faut aussi manger. Dionne aurait peut-être apprécié un bon repas gastronomique, mais le D^r Giasson les entraîne vers une autre modique cafétéria. Ces petites économies lui tombent sur les nerfs et il écrit : « Oh ! La bourse ! La bourse ! »

Vers San Diego

Le groupe quitte Salt Lake City en après-midi, à bord d'un train de la South Pacific Company. Il reste 1255 km à franchir, c'est-à-dire encore 25 heures sur les rails. Heureusement, la compagnie est aux petits soins pour ses clients et la table est bien garnie. Cependant les cabines sont inconfortables, trop froides ou trop chaudes selon qu'on ouvre ou non le volet d'aération, et le sommeil s'en trouve malaisé.

Le train longe le Grand Lac Salé où il est très facile d'apprendre à nager, écrit Dionne, puisque l'eau y est beaucoup plus salée que celle de la mer. Puis ce sont les paysages irréels de l'Arizona et du Nevada. On s'amuse un peu des toponymes étranges comme Tooele, Tintic ou Lynndyl à travers des noms plus courants ou familiers comme Morris, Saint John, Champlin, Jerome ou Borden. Le samedi 1^{er} octobre, on se réveille en plein désert. Emma qui prend aussi des notes de voyage est déroutée par ce décor et Narcisse, lisant par-dessus son épaule, emprunte le passage suivant à sa compagne :

Nous apercevons au loin une ville aux teintes multiples, grande joie pour nous. On s'informe aux habitués de ces paysages et ils rient de nous. L'illusion a été complète ; cette ville n'est qu'un amas de rochers et de monticules de sable de couleur jaune ou grise, et d'autres de couleur plutôt blanche entremêlée d'un gris obscur. Mais ces rochers ont des formes de construction gigantesques, avec des espèces de clochetons qui simulent des clochers d'églises ou des tours de cathédrales. Le paysage ne saurait être plus décevant.

« Bien dit, ma femme, ajoute Narcisse, vous écrivez à la manière de Loti dans son *Jérusalem* ».

Ce paysage lunaire pourrait sans doute devenir fertile par l'irrigation. L'Utah et la Californie sont de beaux exemples de la reconquête du désert par

l'homme et Dionne est convaincu que le génie américain, toujours audacieux, viendra bien à s'exercer aussi dans cette contrée aride. « Les Américains, se dit-il, qui sont audacieux et entreprenants, finiront sans aucun doute par comprendre la situation et se mettront un jour à l'œuvre. Si rien n'est impossible à l'homme, encore bien moins pour le Yankee, qui est plus qu'un homme. Disons : deux hommes, c'est-à-dire, Yankee et Anglais, Yankee et Français, Yankee et Allemand, et ainsi de suite en faisant le tour de toutes les nationalités européennes ».

Ils passent à Las Vegas, futur mirage où s'exercera aussi le génie américain, puis ils arrivent enfin à Los Angeles, qui se présente déjà comme la grande métropole californienne avec ses 600 000 habitants. « Nous sommes aux anges », écrit-il en un jeu de mots facile. Ils s'installent à l'hôtel King Edward sur la 3^e Avenue. Cet hôtel avait été recommandé à Dionne par W. Maguire qui y avait lui-même séjourné. Avant de se rendre à San Francisco, ils décident de poursuivre le voyage vers le sud pour visiter l'exposition de San Diego. Le lendemain, ils prennent donc le train de la ligne Atcheson & Santa Fe, sous un soleil radieux et devant de beaux paysages agrémentés de quelques vues sur l'océan Pacifique.

Arrivés à San Diego, ils descendent à l'hôtel Federal, vanté par un rabatteur croisé à bord du train. L'individu en question, se nommant Deniau, se flatte de quelque origine canadienne-française plutôt douteuse pour Dionne, auteur d'un vaste recueil des patronymes québécois publié l'année précédente²¹. L'hôtel est tenu par un « Suisse protestant, parlant très bien le français » qui aura « le bon esprit » d'indiquer à ses clients catholiques la présence de la petite église Saint-Joseph à un quart d'heure de marche de l'hôtel.

Le synchronisme des expositions de San Diego et de San Francisco relève aux yeux de l'observateur d'une compétition un peu puérile. « Les naturels de San Diego, voyant ce qui se passait à San Francisco, anxieux de montrer leur savoir-faire à tous les citoyens de l'univers, se sentirent pris d'un vif désir d'en faire autant ». Cela fait penser, dit-il, aux Hurons de Lorette qui tiennent une exposition en même temps que l'exposition provinciale de Stadacona. « C'est assez dire qu'il y a des singes partout, même en Californie ».

Mais, à y voir de près, la « singerie » des Diegoyens n'est pas une pâle copie de sa rivale, c'est « une petite merveille d'art ». Il faut dire que la ville du sud

21. N.-E. DIONNE, *Les Canadiens français. Origine des familles...*, Québec, Laflamme & Proulx, 1914, xxxiii, 611 p.

californien n'est pas insignifiante « avec ses 90 000 habitants, son climat ravissant, [...], ses 70 milles de rues au service des tramways, 48 églises, 128 milles de rues pavées, un parc de 1400 arpents, etc., etc. » Même s'il reste peu d'hispanophones, la ville garde un parfum de la Nouvelle-Espagne du XVIII^e siècle. À l'exposition locale où il se rend à trois reprises, Dionne remarque la qualité architecturale des pavillons. Le 3 octobre, il parcourt l'ensemble du terrain à bord d'une petite auto électrique à deux places et c'est Emma qui se met aux commandes. Cette balade candide du vieux docteur et de sa compagne, « à travers ces nombreuses merveilles de construction, a été pour nous une des grandes joies de la journée, et nous a laissé un bien beau souvenir. Ma femme a été ravie de son excursion, et elle est restée convaincue qu'elle pourrait à l'avenir diriger une auto sans nuire à son prochain ».



Los Angeles en 1915, une ville prospère qui illustre la poussée moderne de l'Amérique au début du XX^e siècle. (Carte postale achetée par les Dionne pendant leur voyage de 1915. Gracieuseté de Mme Marie-Anna Dionne).

La proximité de la frontière mexicaine pousse les voyageurs à faire une excursion à Tia Juana pour assister à une corrida. L'excursion est décevante : « Tia Juana n'offre rien de bien curieux. C'est un petit village avec des maisons basses et d'apparence plutôt pauvre. Nous prenons place sur l'estrade, construite en hémicycle autour d'une plate-forme où les pugilistes viennent étaler la force de leurs muscles. Donc, il n'y avait pas, ce jour-là, des combats de taureaux, mais des combats d'hommes, mexicains, nègres, et des combats de chiens. Comme il n'y avait rien de bien attrayant dans ces luttes à poings gantés, ou corps à corps, nous primes le parti de déguerpir au plus tôt. Et ce fut sage ». On revient en hâte vers San Diego pour prendre de nouveau le train vers Los Angeles et San Francisco.

Vers San Francisco

Los Angeles s'appelle en fait La Puebla de la Reina des los Angeles et c'est, note encore Dionne, la plus ancienne ville de Californie, fondée par les Espagnols en 1781. Elle devient une ville américaine en 1846, quatre ans avant que la Californie ne soit admise comme État de l'Union. C'est une belle et grande cité qui, malheureusement, ne sera qu'une escale d'un jour pour les visiteurs québécois. Pourtant, « il y a beaucoup à voir dans ce milieu enchanteur, à mon avis le plus beau coin de l'univers ». Avec son intense activité économique, sa végétation tropicale, ses beaux quartiers, Los Angeles semble la ville de toutes les possibilités. La ruée vers l'or l'a véritablement lancée sur la voie de la prospérité. Et, en 25 ans, sa population passe de 11 000 à plus de 500 000. « C'est phénoménal, écrit-il encore. Il n'y a qu'aux États-Unis qu'on peut voir de semblables choses ».

Pasadena, « petite ville à merveilles », n'a rien à envier à sa voisine. On y visite de célèbres élevages d'alligators et des fermes d'autruches dont les plumes servent encore à orner les coiffures. Le millionnaire Bush, qui a fait sa fortune en vendant de la gomme à mâcher, possède à Pasadena un splendide parc privé qu'il ouvre aux visiteurs et qui deviendra bien vite une des grandes attractions touristiques de la Californie. Dionne le visite avec ravissement, « on n'y rencontre guère de fardoques », ajoute-t-il. En ce lieu d'abondance, il écrit : « Tout y respire la richesse, l'élégance, le luxe, la magnificence. Il faut voir cela pour bien comprendre la puissance de l'or. Qui n'a pas vu Pasadena, n'a rien vu ».

Le lendemain, ils prennent le premier train du Southern Pacific en direction de San Francisco. Un trajet de 760 km (475 milles) qui ne décourage pas les voyageurs « déjà saturés de chemins de fer ». De gare en gare, dans un incessant décor de vergers d'agrumes, ils traversent Montalvo et Santa Barbara, le « Menton d'Amérique ». Puis, c'est l'océan Pacifique, « le Pacifique de mes rêves depuis de longues années », que le train longe pendant des heures. Et c'est Del Monte et San Jose, dans la fertile vallée de Santa Clara. Le voyage dure toute la journée et le train entre enfin en gare de San Francisco en fin de soirée.

À San Francisco, les Dionne et les Giasson sont attendus par un collègue et ami, le docteur Marquis, qui y habite. Ce n'est pas lui, cependant, qui vient à leur rencontre, mais un autre médecin québécois de San Francisco, le docteur Thibaudeau, qui les accueille et les conduit à leur hôtel. C'est l'hôtel Essex, un autre établissement tenu par des Suisses francophones et « où l'on parle français comme à l'hôtel Saint-Roch ». Voici donc les voyageurs touchant au but de leur voyage, la prestigieuse San Francisco et son exposition universelle.

Les curiosités de la cité rebâtie l'emportent sur les merveilles de l'Expo et, après une première visite éclair à l'exposition, Dionne et ses compagnons s'offrent un tour de ville. Une voiture les mène de Market Street jusqu'au parc de la Porte Dorée, le « Golden Gate », et leur fait voir une succession de monuments, de banques, d'édifices publics, de grands journaux, de théâtres et d'églises. Le parc lui-même constitue une belle attraction avec ses échappées sur le détroit, le ressac de l'océan sur les brisants, les massifs de fleurs et les monuments aux grands hommes. « Ce qu'il y a de choses dans ce parc, c'est incroyable ! ». Des hauteurs de Cliff House, Dionne peut contempler la côte ; sur la berge et sur les rochers, les phoques se chauffent au soleil et un peu plus loin s'étend sur quatre milles le parc Lincoln et le Presidio, quartier militaire de San Francisco. Sa visite l'amène du côté des hôpitaux, il y voit aussi des fortifications, des stations de marconigraphie et des cimetières militaires.

Plus tard, installé à la table d'un immense café, il découvre les charmes de l'exotisme latino-américain : « On vous sert une musique toute fraîche, importée de Guatemala. On appelle ces concerts les Marymba. Nous avons été ravis de ces joueurs au type espagnol ».

L'Exposition Panama-Pacifique, la vision du XX^e siècle

Dionne entre sur les terrains de l'Expo le matin du 6 octobre 1915. Le spectacle qui s'offre à lui annonce certains caractères du siècle qui commence, il conserve aussi certains traits de celui qui s'achève dans la tourmente de la Grande Guerre. On y retrouve de nombreux éléments de modernisme, en même temps qu'une vision idéalisée du progrès technique et de l'avenir qui appartient bien aux mentalités de la fin du XIX^e siècle. Dans sa forme et dans sa présentation, cette exposition représente la transition entre les deux siècles. Elle attire aussi l'attention du monde sur l'autre hémisphère qui prend désormais place dans la conscience des hommes. Les visiteurs constatent aussi que les rives d'un océan à conquérir et d'une ville fraîchement reconstruite permettent aux concepteurs et aux architectes de l'exposition quelques audaces préfigurant l'esthétisme moderne.

Les expositions internationales et universelles sont la forme contemporaine des grandes foires commerciales que le monde a connues dès l'Antiquité et pendant le Moyen Âge. Elles contribuent aussi à une démocratisation des sciences, des arts et des techniques, tout en offrant un panorama des cultures et des civilisations. Réalisations nationales et produits des manufactures et de l'artisanat servent de vitrines aux « peuples de l'univers », selon les termes de l'époque. L'exposition recrée le microcosme d'un monde idéal, ouvert sur la prospérité, le progrès et

l'avenir, exempt de guerre, d'injustice sociale et de misère. Elle donne forme à des représentations collectives qui se veulent civilisatrices. Elle est en un sens une rencontre du mercantilisme et de l'idéalisme²².



Vue générale de l'Exposition Panama-Pacifique tenue à San Francisco en 1915. Événement international terni par le déclenchement de la Guerre de 1914, cette exposition annonce l'ouverture du monde occidental sur l'océan Pacifique et préfigure les progrès technologiques du nouveau siècle. (Extrait de Burton BENEDICT et al., *The Anthropology of World's Fairs. San Francisco's Panama Pacific International Exposition of 1915*, Berkeley, The Lowie Museum of Anthropology, 1983. Cliché Marc Lajoie.)

Depuis la première exposition moderne tenue à Londres en 1851 jusqu'à celle de San Francisco en 1915, 27 expositions ont été tenues dans des grandes villes du monde entier. Panama-Pacifique, peut-être à cause de l'éclipse due à la guerre, n'a pas laissé un souvenir aussi vivace que les fameuses expositions universelles nord-américaines de Chicago (1893) et de Saint-Louis (1904). Pourtant, on reconnaît à celle de San Francisco d'avoir laissé un héritage culturel et artistique dont l'influence s'est fait sentir tout au long du XX^e siècle²³. C'est la deuxième exposition internationale que visite Narcisse Dionne ; avant celle de San Francisco, il a vu la précédente à Bruxelles en 1910. Chaque grande exposition

22. Burton BENEDICT et al., *The Anthropology of World's Fairs. San Francisco's Panama Pacific International Exposition of 1915*, Berkeley, The Lowie Museum of Anthropology, 1983, p. 5.

23. *Ibid.*

rivalise de richesse, de gigantisme, de lumière, avec toutes les autres qu'elle cherche à surpasser. Avec ses 21 pavillons nationaux, ses 26 pavillons d'États et de régions, ses 8 pavillons thématiques et ses 11 salles d'exposition, San Francisco atteint ou dépasse tout ce qui s'est fait alors aux États-Unis.

L'exposition se déploie à la pointe du parc du Golden Gate, à l'endroit précis où devait s'élever 20 ans plus tard le célèbre pont suspendu²⁴. Un lieu, donc, à la fois remarquable et symbolique. Le terrain couvre 635 acres et sa forme rectangulaire réunit les constructions sur un axe principal et donne à l'ensemble des constructions l'allure imposante d'une véritable cité. Le prix d'entrée est de 50 sous et l'accueil des visiteurs se fait à la Tour des bijoux (Tower of Jewels), un monumental pavillon de 130 mètres (435 pieds) orné d'une savante décoration de 100 000 miroirs à facettes qui lui vaut son nom. Dionne s'attarde d'abord à la grande maquette du canal de Panama. On a aussi reproduit le Grand Canyon et le parc de Yellowstone, qui sont déjà des attraits touristiques de première importance. « Puis, après avoir longé un tas d'autres choses plus ou moins curieuses, sur un bon mille de chemin, nous arrivons dans la partie où se dressent fièrement, dans leurs plus belles parures, les bâtisses portant sur un caractère plutôt général ».

Ces « bâtisses » dont parle Dionne, ce sont les pavillons thématiques de l'exposition. Il y en a huit : Mines et métallurgie, Transports, Agriculture, Alimentation, Industries, Manufactures, Arts libéraux, Éducation et économie sociale. Ils sont construits « de façon à imiter la pierre de Tibur, ou le fameux travertin d'Italie ». Ce sont, écrit-il encore, les plus belles réussites architecturales de toute l'exposition : « ils sont d'une beauté et d'une richesse incalculables ». Ces bâtiments sont disposés près de places, de vastes cours et de jardins destinés à des spectacles en plein air et on leur a donné des noms évocateurs : la Cour d'abondance « ornée à l'orientale », note Dionne, la Cour des quatre saisons, la Cour des palmiers, le Hall des festivals. Une autre partie du terrain est consacrée aux pavillons des nations, du moins « celles qui ont bien voulu prendre part à ce grand congrès de l'univers ».

Bien entendu, il va voir de près la réalisation canadienne. C'est un pavillon qui n'a pas de prétention architecturale, mais la présentation du Canada est très réussie, selon Dionne : « Le Canada [y] expose ses plus belles choses. L'opinion générale là-bas est que le Canada arrive au premier rang parmi les nations exposantes. Ses panoramas de Port-Arthur, des prairies cultivées du Nord-

24.

Le pont du Golden Gate a été construit entre 1933 et 1937.

Ouest, des Montagnes Rocheuses produisent un effet saisissant de vérité et de grandeur ». Il apprécie également l'exposition sur la faune sauvage, fort bien aménagée.

Si le Canada retient comme il se doit l'attention du visiteur, Narcisse Dionne est agréablement impressionné par la France qui « aussi se distingue entre toutes les nations pour ses tapisseries de Gobelins, ses marbres sculptés, ses toilettes de jeunes filles en cire que l'on dirait vivantes ». Malgré les malheurs de la guerre qu'elle subit lourdement, la France à l'exposition offre l'image du bon goût, des beaux-arts et de la haute couture.

Les beaux-arts sont remarquablement représentés à l'exposition de San Francisco. Le pavillon qui leur est consacré est l'œuvre de l'architecte Bernard Maybeck. C'est un bel édifice en hémicycle qui occupe une extrémité du terrain. Avec sa colonnade et sa riche ornementation, il semble conserver la majesté traditionnelle des temples consacrés aux arts. En fait, il révolutionne la conception muséologique traditionnelle. Au lieu de concevoir un bâtiment qui aligne des tableaux et des sculptures dans une galerie d'allure princière, le musée de Maybeck veut créer une atmosphère qui soit au service de l'œuvre d'art. Il ne fait pas que présenter des pièces, il participe à l'expérience et il amplifie l'émotion du visiteur découvrant la création de l'artiste. Par la suite, la vision de Maybeck s'impose en matière de musées et son succès de 1915 vaut à son pavillon de demeurer le seul bâtiment permanent de l'exposition. Déplacé, agrandi et reconstruit, il devient après 1915 le musée des beaux-arts de la ville de San Francisco²⁵.

L'exposition de San Francisco présente un mélange de formes traditionnelles et contemporaines. Cet amalgame architectural un peu baroque ressemble à certains décors des grandes productions du cinéma muet de l'époque. L'ensemble contribue à donner à l'exposition une certaine saveur moderne. Même si on y retrouve les relents de l'esthétique byzantino-arabe et du « Modern Style », on assiste aussi à l'aube des formes nouvelles, du fonctionnalisme, et à l'usage de nouveaux matériaux de décoration comme le styromousse²⁶.

Parmi les pièces présentées au public en 1915, Dionne peut admirer la célèbre sculpture « The End of the Trail » de l'artiste américain James Earle Fraser,

25. Gray BRECHIN, « Sailing to Byzantium. The Architecture of the Panama International Exposition », *California History*, été 1983, p. 106-120.

26. *Ibid.*

qui attire l'attention des visiteurs par sa force d'évocation. Elle représente un Indien sur son cheval, l'un et l'autre épuisés, atteignant le terme d'un long voyage. L'œuvre rappelle avec force la vie rude des premiers habitants et la fin tragique de la civilisation amérindienne sous l'implacable pression coloniale. D'autres pièces mettent aussi en valeur une nouvelle attitude de l'art devant la détresse de l'âme et les désordres mentaux, notamment la neurasthénie que l'on appelle encore à cette époque la « mélancolie ». Les historiens de l'art voient là la marque des progrès alors récents de la psychologie expérimentale et de la théorie de l'évolution, qui se traduisent dans les arts, en ce début de siècle, par un nouvel humanisme²⁷.



« The End of the Trail » de l'artiste américain James Earle Fraser impressionna les visiteurs de l'Expo. Elle illustre avec puissance le sort de la civilisation amérindienne accablée par la société blanche. (Extrait de Burton BENEDICT et al., *The Anthropology of World's Fairs. San Francisco's Panama Pacific International Exposition of 1915*, Berkeley, The Lowie Museum of Anthropology, 1983. Cliché Marc Lajoie.)

27. Keith L. EGGNER, « Maybeck's Melancholy. Architecture, Empathy, Empire, and Mental Illness at the 1915 Panama-Pacific International Exposition », *Winterthur Portfolio. A Journal of American Material Culture*, vol. 29, n° 4, hiver 1994, p. 211-226.

Les innovations présentées ne sont pas que de nature artistique, l'exposition offre les développements technologiques les plus prometteurs, comme le téléphone transcontinental. Un prototype est en fonction à l'expo, il est relié en permanence à la côte est et permet aux visiteurs des rives de la baie de San Francisco d'entendre le bruit des vagues de l'océan Atlantique. Outre l'extraordinaire progrès de la téléphonie, le visiteur peut apprécier la place que prennent de plus en plus la radio, la machine à écrire, l'électricité et la gamme des appareils électroménagers, l'avion²⁸ et l'automobile. L'exposition de San Francisco offre la synthèse du progrès et préfigure ce qu'allaient vraisemblablement devenir les villes du nouveau siècle. Pour ceux qui, comme Narcisse Dionne, sont nés au milieu du XIX^e siècle, l'expérience peut donner un certain vertige.



Un coin de Portland (Orégon) en 1915. La ville des roses au pied des montagnes a laissé une profonde impression à Dionne. Carte postale achetée par les Dionne pendant leur voyage de 1915. Gracieuseté de Mme Marie-Anna Dionne.)

Il se garde un moment pour visiter, en soirée, le parc d'attractions très scintillant « au reflet des lumières électriques ». Le bon goût y est respecté, écrit-il. « Il n'y [a] pas de veaux à deux têtes, ni de femme pesant 500 livres, ni de danse du ventre, ni rien qui détonne comme on en voit à Stadacona, chaque automne ». Il

28. L'aspect spectaculaire des nouveautés n'exclue pas certains dangers. C'est ainsi que l'aviateur Lincoln Beachey se tue à bord de son monoplan en faisant une démonstration de vol nocturne au-dessus de la baie de San Francisco.

s'arrête pour admirer un spectacle pyrotechnique représentant la chute de Babylone. Un décor hollywoodien illustre la célèbre cité antique attaquée par des figurants armés de pétards et de fusées qui s'embrasent de mille feux sous les yeux étonnés des spectateurs. « C'est assez joli », dit-il, mais il se demande, un peu critique, comment on peut évoquer ainsi le siège qui se fit bien avant que la poudre fût inventée. « Si encore on avait pu voir Balthazar et les mots fatidiques de *Mane, Thecel, Pharès*, on aurait conservé un peu de couleur locale. Mais, dans cette Babylone XX^e siècle, on n'a rien pu retracer qui nous reportât à l'ancienne. Une autre fois, Messieurs les Yankees, vous nous servirez un autre plat ».

Malgré tout, l'illumination nocturne des pavillons est éblouissante. La Tour des bijoux, en particulier, brille de tous ses feux. « On se croirait dans le pays des rêves ! »

Berkeley

Le 7 octobre, les Dionne s'offrent une excursion du côté de Berkeley. Un traversier, fort semblable à ceux qui font la navette devant Québec, les mène en une heure sur l'autre rive de la baie. Ils débarquent à Oakland, circulent dans les rues principales jusqu'à Piedmont et Berkeley. « C'est ici qu'est la grande université de Californie fréquentée l'année dernière par 7,500 élèves. Ses bâtiments sont très beaux et ses jardins, pittoresques. On dit beaucoup de bien de ses musées, de ses laboratoires. Cette université est la seconde de l'Amérique du Nord par son importance et les services qu'elle rend à la Californie [...] Nous avons vu plusieurs élèves avec qui nous avons pu converser ».

La visite d'une galerie d'art « d'une valeur inappréciable » l'impressionne. Il y admire une riche collection de tableaux de maîtres. « Ces Américains de l'Ouest, écrit-il avec une petite note d'envieuse admiration, ont certainement du goût pour les beaux-arts et ils savent le prouver à l'occasion ». Ils doivent bientôt rentrer à San Francisco pour rejoindre leurs amis de la petite colonie française et québécoise de la ville.

Un départ précipité

La soirée est en effet réservée à une réception chez le docteur Canac-Marquis. Ce médecin québécois et son épouse française les reçoivent avec la cordialité de vieux amis. Avec quelques invités, ils partagent un superbe repas arrosé des meilleurs vins. Après dîner, l'hôte fait visiter sa maison que Dionne qualifie de palais. « Le Docteur mène une vie de grand seigneur, tout en consacrant

beaucoup de son temps à la clientèle qui l'assiège. L'argent entre chez lui par les portes et par les fenêtres. La chirurgie est sa spécialité et c'en est une qui paie là-bas comme ici. Plus vous ôtez de chair à un homme, plus vous avez de raison de lui ôter de son or. La chair humaine est à tant la livre. Avis aux intéressés ! » Commentaire pointu de la part d'un confrère que la profession a relativement peu enrichi.

La soirée leur réserve quelques émotions fortes. À l'heure du digestif, les invités sont réunis dans un petit salon de réception. Il y a là le docteur et son épouse, le père Thiéry, de l'Ordre des maristes, curé de la paroisse française de San Francisco, le docteur Thibodeau et les deux couples québécois. Soudain, un tremblement de terre secoue la maison, rien de bien grave, mais le souvenir de l'hécatombe de 1906 provoque chez les visiteurs une véritable commotion. « Imaginez-vous l'émoi, écrit Dionne, Nous qui n'avions pas oublié le tremblement de terre de 1906 alors que la ville avait été ébranlée jusque dans ses plus profondes assises, et puis incendiée. [...] Vite nos chapeaux et sauvons-nous : telle fut l'opinion générale ». Malgré les paroles rassurantes de ceux qui sont habitués à ces séismes, ils craignent le pire. Ils acceptent l'invitation du père Thiéry de visiter son église, non pour l'entendre toucher l'orgue, mais pour implorer la protection de Notre-Dame-de-la-Victoire, patronne du lieu.

Les quelques légères répliques qu'ils sentent encore ne les rassurent guère et ils décident de prendre le train de nuit. Ils partent donc presque précipitamment et retraversent la baie, prennent le train à Oakland et ne respirent qu'une fois installés dans leur pullman. Le train roule vers le nord dans les montagnes volcaniques de la Sierra Nevada. On s'arrête près de Dunsmuir pour goûter à l'excellente eau minérale du mont Shasta. Le paysage, écrit Dionne, est enchanteur. Ils arrivent enfin, ce 9 octobre, à Portland, dans l'Orégon. Narcisse Dionne se souvient avec une pointe de fierté nationale que le premier évêque de cette ville fut un Québécois, M^{gr} François-Norbert Blanchet (1795-1883). Portland est aussi le terminus de la Southern Pacific Railway. Plus au nord, c'est le territoire de la Northern Pacific.

Portland, la ville des roses, est une jeune et belle cité où tout respire le confort et l'art de vivre. C'est un coup de foudre pour le vieux médecin bibliothécaire qui avoue : « S'il me fallait quitter Québec, c'est à Portland que je voudrais aller vivre. Pour moi, c'est l'exacte vérité ». Il s'amuse à ajouter qu'en Europe c'est Lucerne qu'il choisirait ; « ceci dit sans arrière-pensée et nullement dans le but de faire tort à Genève, où il y a trop de souvenirs de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau, ni à Versailles, où l'atmosphère nous apporte des relents de tombeaux, ni à Paris, où il y a trop de tête chaudes, ni à Londres, où il y a trop de

têtes froides, ni à Bordeaux, où il y a trop de tonneaux pleins et vides, etc. »

Les variétés multiples des roses de Portland lui rappellent le jardin fleuri de l'historien Francis Parkman à Jamaica Plains, près de Boston. Le vieil historien aveugle y cultivait 400 variétés de rosiers, une merveille. Mais Portland est une véritable roseraie immense, parfumée et multicolore sous un soleil impeccable. Dionne parcourt la ville avec l'enthousiasme d'un enfant ébloui, même si ses compagnons conservent en la circonstance une réserve de bon aloi.

En excursion, ils découvrent dans les hauteurs un panorama grandiose avec, au loin, le profil des monts Rainier, Adamo et Saint Helen. La nature de l'Orégon laisse une profonde impression à Dionne qui souhaiterait y passer des semaines entières. Aux plaisirs de l'œil s'ajoutent ceux de la bouche et de l'oreille, car il a su trouver une bonne table et un orchestre remarquable. C'est donc avec nostalgie qu'il quitte cette cité admirable entre toutes.

Et c'est de nouveau le roulis du chemin de fer qui en sept heures les conduit à Seattle. Ils arrivent juste à temps pour assister à une messe à la cathédrale. Seattle, écrit Dionne, c'est « une belle et déjà grande ville avec ses 322,000 habitants ». C'est un peu le Chicago de l'Ouest car, fondée en 1852, la ville est, elle aussi, détruite par un grand incendie en 1889. Depuis, elle a connu un essor considérable, multipliant sa population par huit. Ses parcs, les gratte-ciels, dont l'un de 42 étages, ses boulevards et ses édifices publics, dont une remarquable bibliothèque, contribuent à donner à cette ville son caractère moderne. Ses environs sont aussi riches d'attractions, notamment le parc du mont Rainier « un des plus pittoresques que l'on puisse voir. D'aucuns prétendent qu'il l'emporte même sur le Yellowstone ». C'est également un grand port de mer où circulent le bois, le charbon, le houblon et le poisson. C'est d'ailleurs par bateau que les voyageurs quittent Seattle pour visiter Victoria, en Colombie-Britannique.

L'Ouest canadien

La traversée de 75 milles prend les allures d'une petite croisière. Ils débarquent au quai de Victoria et Dionne note ses premières impressions. « La rade de Victoria n'est pas ce qu'un vain peuple peut penser. Elle est spacieuse, bien outillée, et enjolivée par les bâtiments superbes qui en forment comme un encadrement. [...] C'est une entrée vraiment royale et qui fait honneur aux citoyens de cette ville, plus anglaise que Toronto, ce qui n'est pas peu dire, mais elle souffre moins du mal qui sévit dans la capitale ontarienne, c.a.d. de préjugés contre les Canadiens français, préjugés de race et de religion. Ce sont des Anglais d'Angleterre. Honni soit qui mal y pense ! » Si Victoria n'est pas encore une

grande cité, Dionne ne doute pas de son avenir. Étant la porte du Canada sur cet océan Pacifique si chargé de promesses, il est certain que la ville connaîtra un grand développement économique et démographique comme les autres cités américaines. Déjà, la capitale de la Colombie-Britannique offre d'agréables attraits pour les visiteurs, dont son quartier chinois qui compte 5000 fils du ciel. Emma a cependant quelques réserves, elle trouve que la ville se présente trop rapidement aux touristes et qu'en moins de deux heures on a l'impression d'avoir déjà tout vu.

L'escale suivante est Vancouver et cette nouvelle traversée au cœur d'une nature grandiose rappelle vivement le Saguenay aux voyageurs du Québec. On met quatre heures de navigation entre les deux villes et Vancouver ne sera pour eux qu'une lueur dans la nuit, car l'horaire des trains les oblige à sacrifier la visite souhaitée de la ville. De la côte, c'est maintenant le voyage à travers les montagnes et les prairies.

Narcisse Dionne termine son journal du 10 octobre par une intéressante remarque sur les Noirs qui, aux États-Unis surtout, forment une part importante du personnel des gares et des hôtels. Phénomène peu familier pour des bourgeois canadiens-français qui ne perçoivent les Noirs qu'à travers l'image qu'en ont les Anglo-Saxons. Il écrit : « Le régime nègre [est] fini. Désormais, nous n'aurons de Noirs que pour les lits à ouvrir et à fermer. Il ne faut pas dire de mal de ces gens là, car ils ont du bon. Leur stoïcisme, leur jovialité, leur mutisme, etc. font qu'ils ne sont pas trop encombrants. Nous ne les avons pas regrettés, mais nous en avons souvent parlé, plutôt pour en dire du bien. S'ils ont des défauts plus ou moins apparents, car on les dit menteurs et paresseux, ils ont le talent de ne pas trop les faire voir. Et c'est déjà une qualité que beaucoup de Blancs n'ont pas ».

Le 11 octobre, après 12 heures de chemin de fer, les voyageurs sont à Kamloops, à 480 km (240 milles) de Vancouver. Cela représente une vitesse moyenne de 20 maigres milles à l'heure, mais le parcours en lacets offre la compensation d'un décor magnifique ou pittoresque, mais jamais banal. L'escale de Sicamous vaut le voyage : « Ici on s'arrête pour admirer. Pendant que chacun s'extasie, se pâme, ma femme prend des photographies ». Le lendemain, c'est Banff avec ses paysages, ses grottes et ses sources sulfureuses. Banff, c'est le rejon touristique du chemin de fer canadien. Le CPR y a construit un immense hôtel pour les séjours plus ou moins longs de sa clientèle. Il n'y a que le parc de Yellowstone qui puisse soutenir la comparaison avec cet endroit, écrit Dionne. Puis, c'est la plaine et « ses éternels champs de bled ». L'arrêt du train à Gleichen rappelle à Dionne le lieu où s'arrêta le bataillon commandé par Guillaume Amyot lors du soulèvement métis du Nord-Ouest.

La Saskatchewan évoque bien des souvenirs à Narcisse Dionne, qui a visité ces lieux en 1882. « Voici la gare de Pense, à 25 milles de Regina. Pour moi [c'est] une vieille connaissance. En 1882, j'y étais venu dans une excursion de presse, et nous avions baptisé l'endroit Pense, du nom du président de la presse d'Ontario. Le *Pacifique* alors ne dépassait pas cet endroit, et nous étions au bout du fer ». Il revoit donc ce pays qu'il a connu à l'époque des pionniers :

Après 33 ans, je constate que Pense [a] fait quelques progrès, de même que Regina qui, en 1882, consistait en une centaine de tentes, élevées sur le bord d'un ruisseau appelé Pile of bones ou tas d'os. C'était la pauvreté, presque le dénuement et mon ami Nicholas Flood Davin, devenu député et puis sénateur, avait eu le courage, en cette même année, de fonder un journal qu'il nomma *The Regina Leader*, lequel vit encore.

M^{re} Mathieu et l'Église de l'Ouest

Regina est devenue en 1905, la capitale de la Saskatchewan après avoir été le chef-lieu des immenses territoires de l'Ouest. La ville est aussi, depuis 1911, le siège d'un évêché catholique et son premier pasteur est Olivier-Elzéar Mathieu. M^{re} Mathieu, l'ancien recteur de l'Université Laval, est un vieil ami de Narcisse-Eutrope Dionne. Comme Emma, il est natif de Saint-Roch de Québec et il est le parrain de leur fils Pierre, né en 1902. L'occasion est donc belle de s'arrêter à Regina pour aller saluer le pasteur à son évêché.

Ils ont d'ailleurs plus de latitude pour se déplacer puisque l'hôtel Empire, où ils sont descendus, leur prête une automobile. Ce n'est pas un hôtel très luxueux, il n'y en a guère dans l'Ouest, mis à part les « châteaux » du Canadien Pacifique. On y mange donc « les yeux fermés ». Néanmoins, les quatre voyageurs sont de belle humeur et en profitent pour « visiter la ville tambour battant, mèche allumée ». Regina est une capitale, une visite du parlement s'impose donc : « On tourne, on retourne jusqu'à ce qu'on atteigne l'hôtel du Parlement, un peu éloigné du reste des habitations. Vraiment ce n'est pas mal que d'avoir isolé ce joli morceau, vaste, bien proportionné. On lui a bâti un lac, qui ne défigure pas l'aspect général des constructions. Nous y entrons et un greffier quelconque nous reçoit avec une grande politesse et nous conduit aux appartements les plus beaux, ceux du lieutenant-gouverneur et de son conseil, la salle de l'Assemblée législative, et puis la bibliothèque. En l'absence du Bibliothécaire, Mr Hawkes, son assistant nous exhibe ses livres, et les miens et les nôtres ».



Premier palais épiscopal de M^{gr} Mathieu à Régina (Saskatchewan) en 1915. Dionne rend visite à son vieil ami dans cette belle résidence transformée pour les besoins du nouveau diocèse. (Carte postale achetée par les Dionne pendant leur voyage de 1915. Gracieuseté de Mme Marie-Anna Dionne.)

Puis, on se rend visiter la cathédrale, fier édifice de style gothico-byzantin surmonté de deux flèches et dédié à Notre-Dame-du-Rosaire. « L'intérieur n'est pas riche, mais cela viendra avec le temps. Monseigneur n'est pas homme facile à décourager, même quand il est question d'argent. Il n'en a pas lui-même, mais il sait où frapper pour en trouver. Et il en trouvera ». Pour l'heure, l'évêque habite une belle maison bourgeoise qui lui sert d'évêché. Cette résidence convient mal aux besoins, elle est loin de l'église et l'espace y manque déjà, car les pièces, quoique luxueuses, sont plutôt petites. La rencontre est courtoise et très amicale. La conversation roule sur mille sujets, comme toujours lorsque la vie réunit des amis longtemps séparés. On évoque les souvenirs de Québec et la mort récente de M^{gr} Adélard Langevin, l'archevêque de Saint-Boniface. M^{gr} Mathieu ne souhaite guère cette succession : « Je suis bien ici, qu'on m'y laisse », dit-il à ses visiteurs. Rome décidera pour le bien de la religion, conclut Dionne. L'évêque fait visiter sa maison et distribue quelques souvenirs et objets de piété à ses amis québécois. « Le fait est, écrit Narcisse Dionne, qu'il est un vrai père pour tout le monde ; il en a toute l'autorité, l'expérience, la sagesse, le dévouement, la bonhomie. Joignez à toutes ces éminentes qualités une douce familiarité à laquelle personne ne trouve à redire tant elle est naturelle et cordiale ». Les amis se séparent avec regret, ajoutant ce souvenir, le dernier, aux liens les unissant depuis toujours.

Après cette escale, ils reprennent le train vers l'est et débarquent à Winnipeg le 14 octobre. Voilà une autre ville que Dionne a visitée en 1882 et qu'il a peine à reconnaître en 1915. C'est maintenant une belle ville de 200 000 habitants en pleine expansion. « Les rues sont belles, propres, asphaltées pour la plupart. Ses maisons sont de bon style, en pierres et en briques. On y voit de beaux tramways, sur un parcours de 60 milles ». L'activité commerciale et industrielle de la ville est manifeste : industrie agricole, meuneries, abattoirs, grands hôtels, hôpitaux et autres édifices publics en témoignent. Le parlement en construction « promet d'être joli et spacieux ».

Emma et Narcisse s'arrêtent à l'hôtel Frontenac où a travaillé pendant trois ans Gustave Dionne, né du premier mariage de Narcisse. Le mois précédent, il a quitté Winnipeg pour l'Angleterre, s'étant enrôlé dans le 61^e bataillon. Le propriétaire de l'hôtel, M. Prudhomme, n'a que des éloges à faire au père fort heureux de les entendre. Ils se rendent aussi, bien entendu, à Saint-Boniface pour y visiter l'imposante cathédrale, œuvre de l'architecte québécois Joseph-Omer Marchand. Elle a été construite par les soins du défunt M^{sr} Langevin. À l'archevêché, ils sont accueillis par M^{sr} Béliveau, qui assume l'intérim. Celui-ci, qui ne connaissait Dionne que par ses livres et sa réputation, est heureux de le rencontrer et l'historien se fait un plaisir de lui raconter sa première visite en ces lieux et la rencontre qu'il fit à l'époque avec M^{sr} Alexandre-Antonin Taché.

Dionne souhaite aussi se rendre à Saint-Norbert, pour rencontrer le curé du lieu, M. Cloutier, successeur de l'abbé Joseph-Noël Ritchot qui a joué un rôle lors de l'insurrection des Métis en protégeant Riel poursuivi par les miliciens. Le souvenir de Riel n'est pas indifférent à Dionne qui se souvient que le Parti conservateur a perdu son hégémonie sur le Québec à l'occasion de l'historique affaire. Il va donc « en curieux » voir la tombe de granit rouge du « célèbre agitateur ». Riel, écrit-il, « a succombé devant la justice humaine. D'aucuns disent l'injustice, prétendant qu'on ne doit pas pendre un fou. Or était-il réellement fou, cet homme-là, que j'ai connu avec toute sa raison quelques mois auparavant ? »

À Saint-Norbert, Dionne retrouve le curé Gabriel Cloutier, un ancien du collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière qu'il a fréquenté de 1860 à 1866. Les deux hommes ne se sont pas revus depuis plus de 30 ans. C'est une autre occasion de joyeuses retrouvailles. L'abbé Cloutier se fait le guide de son ancien compagnon de collège dans ce vieux village francophone manitobain. Puis, c'est un nouveau départ vers Port-Arthur/Fort-William sur les rives du lac Supérieur, une étape de 675 km (420 milles). Il y sont le 15 octobre.

On prévoyait traverser le lac en « steamer », mais une épaisse brume d'automne suspend la navigation. Fort-William est un ancien poste de la Compagnie de la baie d'Hudson, les « voyageurs » canadiens du siècle passé s'y arrêtaient sur la route de l'Ouest. C'est à présent une ville de 25 000 habitants et ses élévateurs à grains géants, d'une capacité de 30 000 000 de boisseaux, l'ont rendue célèbre à travers le Canada. La région est riche en lacs et rivières. En 1882, Dionne se souvient avoir navigué sur les eaux du lac des Bois, qui est rempli d'îles ; sur l'une d'elles, il vit à l'époque « un cimetière de Sauvages à la mode ancienne. Ceux-ci n'enterraient pas leurs morts. Loin de là, ils les enveloppaient précieusement dans de grandes écorces de bouleaux, puis les ficelaient de la tête aux pieds, ne laissant rien apparaître de leur corps mortel. Ensuite, ils suspendaient le corps sur deux bâtons, comme dans un grand berceau. Au dessous d'eux, ils déposaient dans la terre tout ce qui pouvait leur être utile de l'autre côté, tels que ustensiles de cuisine, couteaux, chaudières, etc. »

La météo incertaine du lac Supérieur les oblige donc à repartir en train vers Sudbury et Toronto. Encore 20 heures de train avec un triste décor de rochers et d'épinettes qui émergent à peine de la brume. À Sudbury, les Giasson et les Dionne se séparent, les premiers doivent rentrer directement à Québec, alors qu'Emma et Narcisse souhaitent faire une excursion en bateau de Toronto jusqu'aux chutes du Niagara. Près du lac Ontario, le temps est revenu au beau et la campagne ontarienne se présente dans toute sa splendeur. À Toronto, l'activité militaire leur rappelle que le pays est en guerre : « Il y avait ce jour-là un grand déploiement de forces militaires. Des soldats au nombre de plusieurs centaines débarquaient du bateau venant de l'autre côté du lac ». Ils partent bientôt à bord du *Cayuga* qui navigue sur les « eaux tranquilles presque dormantes du beau lac Ontario », puis qui remonte la rivière Niagara. Le bateau s'arrête à Queenstown et la dernière étape du voyage se fait en tramway, en longeant les rives escarpées de la rivière : « murailles de pierre, coupées à pic, comme si elles étaient le travail de l'homme ».

La vision des chutes du Niagara est saisissante. Cette masse d'eau qui « descend en nappe comme du sommet d'un rempart découpé en forme de fer à cheval » est quelque chose d'inoubliable. Si le « Grand Architecte », écrit Dionne, s'est arrêté un instant pour contempler son œuvre, il a dû le faire ici. Un taxi conduit les touristes aux meilleurs endroits pour apprécier toute la majesté du site. Aussitôt après, les Dionne reprennent le train qui les ramène à Toronto, en passant par Welland. Ils s'arrêtent à l'hôtel Walker, où ils avaient fait escale au début du voyage et le lendemain, 17 octobre, c'est le retour à Montréal, le retour au Québec. « Un grand jour que celui-là ».

Ce 17 octobre 1915 est un dimanche. Narcisse et Emma vont donc à la messe à la « cathédrale de M^{gr} Bruchési », puis ils décident de faire quelques heures de tourisme à Montréal. Un automédon les guide, trop heureux de faire caracolier sa rossinante sur les pavés de la métropole. Dionne visite Montréal peut-être pour une cinquantième fois. Pourtant, ici aussi il est en mesure d'apprécier les progrès de l'urbanisation et du protestantisme. En 1870, lors de sa première visite, écrit-il, Montréal était une ville bien différente. « On y voyait beaucoup plus de Canadiens français, et son aspect général, tout en étant moins beau, moins américain, nous reportait d'emblée au temps de Maisonneuve et de la sœur Bourgeois ». Pour Dionne, le progrès matériel de Montréal se fait au prix de son caractère de ville catholique où flottait naguère « un parfum de piété ». Maintenant, poursuit-il, le protestantisme « avec ses nombreuses églises, cherche à tout dominer et à écraser le catholicisme ». Du sommet du mont Royal, le panorama est remarquable et Dionne écrit, un peu à la blague : « de cette hauteur, j'ai été tenté de pleurer sur cette Babylone, comme autrefois Jérémie pleurait sur les ruines de Jérusalem », mais il ajoute avec un brin d'humour : « à quoi bon verser des larmes, puisque le soir même nous serons à la maison ». En revenant vers la place Viger, par la rue Saint-Laurent, ils croisent une procession de russes orthodoxes bannière du Sacré-Cœur en tête et chantant des cantiques en pleine rue Notre-Dame, illustrant pour Dionne cette liberté des cultes si florissante.

Après un bon dîner à l'hôtel Viger, c'est le retour à Québec. Le train traverse la campagne laurentienne au cœur d'un splendide été des Indiens. Et les voyageurs profitent du char-observatoire pour admirer le paysage. Enfin, à la gare du Palais un cocher ramène le couple Dionne et ses bagages au foyer familial du 29 de la rue Couillard. De « formidables cris de joie » accueillent les parents qu'on n'attendait pas avant quelques jours. « Notre petit monde est réuni dans mon bureau [...] Embrassons-nous tout le monde et puis soupçons ». Après avoir ainsi vu l'Europe et l'Amérique du Nord, conclut Dionne à la fin de son journal, nous pourrions rester chez nous et vivre avec d'agréables souvenirs.

* * *

Le récit de Dionne ne prétend en rien au statut d'une œuvre littéraire. Ce n'est donc pas à ce titre que nous le présentons, mais c'est sa valeur de témoignage qui en fait l'intérêt. C'est le regard d'un Québécois du XIX^e siècle sur l'Amérique en mutation constante et rapide, séduisante de richesses, de prouesses et de vie. Comme ses contemporains, Dionne est admiratif du succès des voisins « yankees », même si sa culture, son idéologie conservatrice et les principes dont il est nourri

l'amènent plutôt à se méfier de la civilisation américaine, cette Babylone moderne contre laquelle tonnait naguère encore Jules-Paul Tardivel.

Narcisse Dionne n'est certes pas le seul voyageur qui ait traversé le continent de Québec à San Francisco au cours des premières années du siècle, mais il est l'un des rares qui ait laissé de son périple un récit cohérent, savoureux et bien documenté. Les liens que cet homme de lettres et de culture a tissés avec son époque et ses contemporains, ses qualités intellectuelles et méthodiques donnent à son héritage manuscrit une valeur de témoignage qui dépasse son intimité familiale. C'est pourquoi il mérite, croyons-nous, d'attirer l'attention du chercheur.

Gilles Gallichon